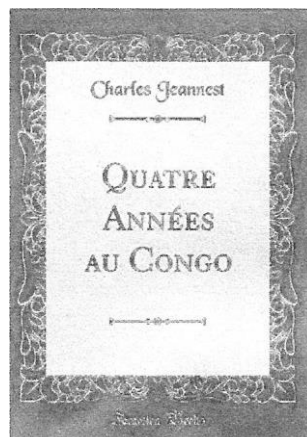


La naissance d'un État en Afrique centrale. L'EIC.

A.B. ERGO

C'est la recherche des sources du Nil qui a été à l'origine des premières explorations européennes vers l'Afrique centrale. Toutes ces recherches sont parties des côtes Est de l'Afrique et de l'océan indien et c'est d'ailleurs la voie que suivront les premières expéditions de l'AIA. Si on aborde la région du Congo par l'estuaire du fleuve, il existe avant 1885 et la création de l'EIC très peu de textes permettant de se faire une idée sur les populations, leurs modes de vie, leurs productions, leurs croyances et leurs organisations sociales. On sait que les côtes et l'estuaire ont été des hauts lieux de la traite des Noirs vers le nouveau monde depuis trois siècles jusqu'en 1850. On sait également que, pendant tout ce temps, les populations des côtes ont été en contact avec les navigateurs européens (Portugal, Hollande, Grande Bretagne, France), lesquels ont établi depuis deux décennies des comptoirs (factoreries) sur place et ont noué des contacts commerciaux avec des caravanes venant du Haut Congo. Et même, si on possède une quantité importante d'informations sur l'ancien royaume du Congo situé de part et d'autre de l'estuaire du Congo, on ne connaît rien sur les populations situées au-delà des rapides non navigables du fleuve, sinon les écrits de Stanley qui vient de traverser l'Afrique centrale de la côte Est à la côte Ouest quelques années auparavant. C'est d'ailleurs Stanley que le roi Léopold II prendra au service du bureau belge de l'AIA pour rejoindre le Haut Congo par la voie Ouest, comme responsable du Comité d'études du Haut Congo. Une différence significative évidente est observée par les premiers pionniers en ce qui regarde les populations respectives du Haut et du Bas Congo et lorsqu'on étudie l'histoire de l'EIC à ses débuts, il est essentiel de souligner ces différences car elles vont déterminer des différences de comportement chez les pionniers.

Ce n'est qu'en 1889 que la justice est mise officiellement en place dans l'EIC avec la création des tribunaux et c'est à la même date que le code pénal est promulgué même si certaines dispositions ont déjà été promulguées par le roi en 1888 sur la justice militaire et plus tôt comme l'interdiction de travaux sur la pointe de Banana (1886), sur les colis postaux (1887) sur l'immatriculation (1887) sur les lettres de mer (1886), sur les pavillons étrangers (1887), sur les ports (1887) sur les sociétés commerciales (1887) sur la police judiciaire (1887). Comment comprendre l'histoire dans ces conditions ? En allant consulter, au préalable, les rares auteurs.



En ce qui regarde la Bas Congo, je me suis essentiellement instruit du livre *Quatre années au Congo* de Charles Jeannest, un jeune Français arrivé au Congo en 1868 au service d'une factorerie française avec cinq autres compagnons. Il sera le seul du groupe à rentrer en France en 1872, ses compagnons étant tous décédés durant leur séjour. On apprend dans ce livre que les routes des caravanes, ouvertes jadis pour la traite entre le Haut et le Bas Congo, sont aujourd'hui utilisées par des caravanes commerciales, amenant des marchandises dans les factoreries.

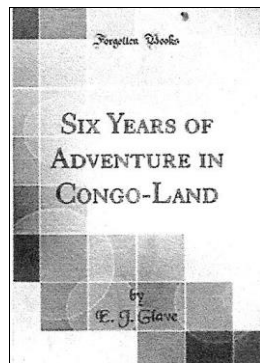
On y apprend également que ce commerce est taxé par la population locale (courtage) et que les marchandises sont payées en nature par des tissus, des armes, de la poudre, de l'alcool (tafia), du fil de laiton, des perles, certains coquillages etc., selon un processus très compliqué. La marchandise la plus prisée est l'ivoire avec le copal, mais le caoutchouc de lianes est également connu des autochtones et vendu sous forme de boulettes noires ou blanches de très mauvaise qualité vu les impuretés qu'elles contiennent. Certaines de ces caravanes font des voyages de plusieurs mois pour rejoindre la côte, ce qui donne une bonne idée de la distance qu'elles ont parcourue et peut-être de la région du Haut Congo d'où elles

proviennent. Les mêmes modes de paiements seront utilisés par les pionniers dans leurs rapports commerciaux avec les populations locales.

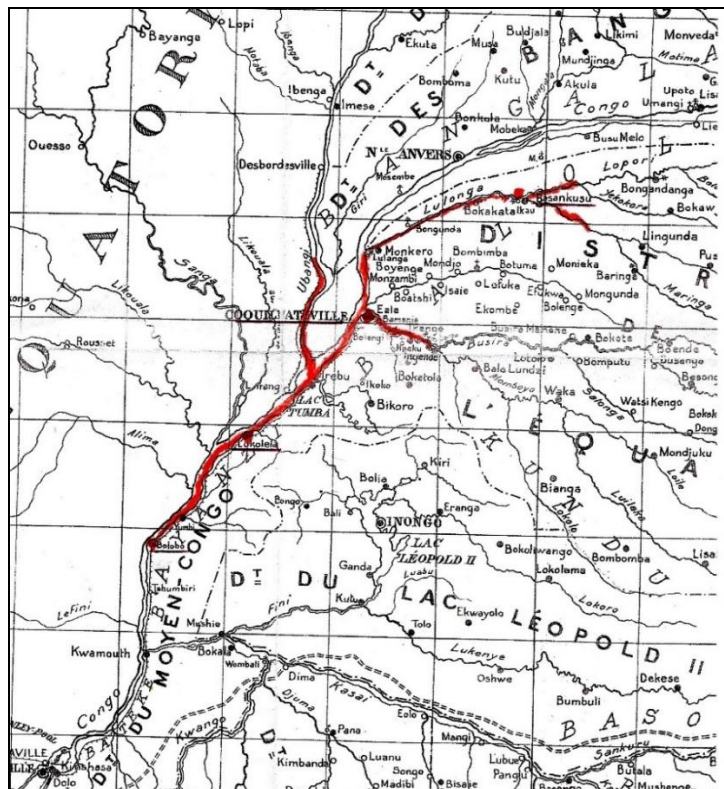
Pour donner une idée du commerce de l'ivoire à l'époque, Jeannest cite une collecte de 6.000 défenses ce qui correspond environ à 120 tonnes et à une valeur de vente en Europe de 2.400.000 francs.

En ce qui regarde la situation au Haut Congo avant et au début de l'EIC, j'ai choisi comme référence les écrits de E.J. Glave un jeune Anglais engagé par Stanley en 1882 et qui résidera en permanence dans le Haut Congo jusqu'en 1888. Auteur de quelques livres en langue anglaise au départ des quatre carnets de notes qu'il a prises, je me réfère davantage à un écrit plus court, une vingtaine de pages, publié en avril 1890 dans le *Century Magazine*, *Here be cannibals. The Slave Trade in the Congo Basin*, texte dont j'ai réalisé une traduction libre ci-après.

De nombreux autres auteurs, explorateurs itinérants (entre autres, Schweinfurth, le Dr. Hinde, Coquilhat, le révérend Bentley, ...), ont observé, à différents endroits du pays et des pays voisins, des pratiques cannibales identiques ou similaires à celles observées par Glave, mais ce dernier, qui a été sédentaire deux ans à Lukolela, puis un an à Équateurville, apporte une autre dimension à ses dires notamment la fréquence et la durée des pratiques tribales observées et les effets désastreux de celles-ci sur l'effectif humain de certaines tribus.



Il considère l'esclavagisme local et le cannibalisme que celui-ci engendre comme un problème plus grave et plus urgent à résoudre que la traite des Noirs vers l'Océan Indien. Dans les dernières pages de sa note, il préconise certaines solutions et loue les efforts déjà réalisés par l'administration de l'EIC. Lorsque la langue officielle de l'EIC devient la langue française, Glave et ses compagnons passent au service de la compagnie Stanford puis à celui de la SAB et il deviendra alors un itinérant.



Zone prospectée par Glave durant son séjour au Congo de 1883 à 1888.

Glave a compris de suite le passage de la vente des êtres humains pour la traite à celui de la vente de l'ivoire. Dans le premier cas, les esclaves sont achetés par les marchands locaux dans les tribus guerrières, acheminés en caravanes vers les centres de rassemblement du Bas Congo. Dans le second cas, les marchands locaux achètent toujours les esclaves dans les tribus guerrières mais les revendent comme esclaves pour de l'ivoire à d'autres tribus. Dans meilleurs des cas, ces esclaves deviendront des domestiques ou des guerriers, dans le pire des cas, ils serviront de nourriture aux cannibales. L'ivoire suivra la route des caravanes vers la Bas Congo. Cette dernière pratique sera mise à mal quand les agents des compagnies iront eux-mêmes acheter l'ivoire dans les tribus.

On remarque de suite que la zone prospectée par Glave au-delà de Coquilhatville (Lulonga, Lopori, Maringa, Ikelemba et Tshuapa) jusqu'en 1888, est celle qui sera choisie au Congrès des missions protestantes, la même année, en Angleterre pour l'établissement de la Balolo Mission nouvellement créée. C'est en 1889 que les premiers pasteurs arriveront sur place. Des 35 missionnaires qui s'y succéderont, seuls 6 seront encore en vie en 1900. La raison de cette implantation serait-elle due aux écrits de Glave ? C'est dans cette zone également que s'installera l'ABIR (compagnie anglaise) à partir de 1892. Elle deviendra belge à partir de 1896. Zone également extrême, dans la Cuvette centrale, de la progression des Swahilis arabisés esclavagistes jusqu'à la fin de leur occupation en 1894.

En 1889, le roi, qui a engagé une grande partie de sa fortune personnelle dans cette aventure (on parle de 15 à 20 millions de francs/or), rédige un testament a profit de l'Etat belge, avant de faire des emprunts aux banques.

La traite des esclaves dans le bassin du Congo.

E.J. Glave

Durant ma résidence en Afrique centrale, j'ai voyagé à plusieurs reprises dans les villages le long du fleuve Congo et dans ceux de ses nombreux affluents peu ou mal connus. Dans chaque nouveau village, j'ai été confronté à de nouvelles évidences de la nature horrible de la traite. Je n'ai pas particulièrement cherché à être témoin des souffrances inhérentes à ce trafic d'êtres humains, mais les cruautés de toutes sortes sont si générales que les simples visites que j'ai faites m'ont mises constamment en contact avec elles.

Le cœur de l'Afrique est en train de se dépeupler rapidement en raison du nombre de morts causé par la traite des esclaves. Ce n'est pas seulement l'esclavage que cette pratique implique qui devrait faire appel aux sympathies du monde civilisé, c'est le sang versé, la cruauté et la mise en scène qu'il génère.

Ce ne sont pas les seuls Arabes qui font des descentes dans toute l'Afrique centrale. En ce qui concerne l'État Indépendant du Congo, la limite occidentale des incursions et du pillage des Arabes est la rivière Aruwimi, juste en-dessous des chutes Stanley, mais l'esclavage intertribal s'étend de ce lieu jusqu'aux rivages de l'Océan atlantique.

Pendant mon séjour de six années sur le fleuve Congo, je n'ai rencontré que très peu d'Arabes ; par conséquent, dans cet écrit, je ne détaillerai que mon expérience relative à l'esclavage chez les indigènes eux-mêmes.

Arrivé au Congo en 1883, j'ai voyagé immédiatement vers l'intérieur du pays. En arrivant au Stanley-Pool, j'ai reçu l'ordre de Stanley de l'accompagner sur le petit steamer « En avant ». Stanley était, à cette époque, occupé à la création de quelques postes aux endroits importants et stratégiques sur le cours supérieur du fleuve. Il avait choisi le lieu de Lukolela, à huit cents miles à l'intérieur du pays, et j'ai eu l'honneur d'être choisi par lui-même, comme chef de ce poste.

Comme aucun expatrié n'avait jamais vécu à cet endroit auparavant, j'ai eu énormément de travail pour l'établir. L'endroit choisi pour l'établissement du poste consistait en une forêt dense plus familière aux éléphants et aux léopards qu'aux êtres humains. Dès le début, les indigènes se sont opposés à ma présence en exprimant leurs objections à Stanley en déclarant qu'ils avaient promis de laisser mettre un homme blanc ici, mais que la question ayant été discutée en conseil il a été trouvé préférable que l'homme blanc soit mis ailleurs car il n'est pas souhaitable d'avoir une créature aussi terrible chez nous.

Stanley leur a répondu : pourquoi vous y opposez-vous, vous ne l'avez jamais vu ? En effet, très malade, je n'avais pas encore quitté le bateau. Ils répondirent : nous ne l'avons pas vu, mais nous avons entendu parler

de lui, c'est un demi lion et un demi buffle, il a un œil au milieu du front et est armé de dents pointues et acérées, il abat et dévore des êtres humains. Stanley répondit : je ne savais pas qu'il était aussi terrible, je vais l'appeler, vous le faire voir et vous jugerez. Après quelques jours de fièvre aiguë, je n'avais pas l'air très redoutable ni sanguinaire.

J'ai vécu dans ce poste seul homme blanc, durant vingt mois, de sorte que j'ai eu tout le temps et les occasions d'étudier le caractère et les coutumes des autochtones. Afin de présenter au lecteur une image de la vie sauvage non encore touchée par la civilisation, je ne pouvais faire mieux que de décrire le village typique de Lukolela tel que je l'ai connu intimement. La région entière comporte environ trois mille personnes et les terres qu'elles occupent s'étendent le long de la rive du fleuve où ces villages sont disséminés en grappes de cinquante à soixante huttes. Celles-ci sont construites de chaque côté d'une longue rue ou sur des places ouvertes et sont recouvertes de feuilles de palmiers ou d'herbes. Les murs sont composés de bambous fendus. Certaines de ces huttes comportent deux ou trois pièces mais une seule entrée. D'autres sont des constructions plus longues contenant une dizaine de compartiments, chacun de ceux-ci avec une entrée. Derrière ces habitations on trouve des plantations de bananiers et de grands palmiers majestueux couvrant et ombrageant l'habitation et la rue.

C'est dans la fraîcheur du petit matin que se déroule la plus grande partie des affaires du village. Peu après six heures, la plupart des femmes se rendent dans leur plantation où elles travaillent jusqu'à midi. Quelques-unes d'entre elles restent dans le village pour s'occuper des questions culinaires et d'autres problèmes domestiques. De gros pots de terre cuite contenant du poisson, de la banane ou du manioc, bouillonnent sur des feux de bois autour desquels se pressent des enfants des deux sexes et des vieillards attendant la chaleur des rayons du soleil. Pendant ce temps, les pêcheurs emportent leurs pièges vers les lieux de pêche, les chasseurs emportent leurs arcs et leurs flèches, les filets de chasse et ceux de pêche sont déroulés, contrôlés et réparés, le menuisier et le forgeron s'activent et le guérisseur gesticule avec ses plantes et ses potions. Le village s'active dans la joie jusqu'aux heures chaudes de midi où la chaleur accablante oblige à cesser le travail et à se prélasser dans une tranquillité paresseuse faite de conversations ou de toilette comme se raser les sourcils, retirer les cils et tous les poils du visage sauf ceux du menton qui sont tressés en forme de queue de rat ; se couper les ongles des mains et des pieds etc. Après le repas de midi, le village entier est calme sauf quelques voix hautes rappelant les mérites du vin indigène. La nature a fourni à l'Afrique le jus du palmier, boisson des plus agréable au goût ressemblant à la fraîcheur du soda au citron. Il est obtenu de la manière suivante. Les villageois en charge de cette industrie particulière grimpent à l'arbre coupant certaines des feuilles et percent trois ou quatre trous d'un demi pouce de diamètre à la base de la feuille vers le cœur de l'arbre. De chacun de ces trous coulera chaque jour environ une demi pinte de jus, une petitealebasse étant d'abord placée pour le recevoir. Le contenu de ces gourdes est collecté chaque matin. Cette boisson est appelée malafu par les indigènes et est bien connue des Européens sous le nom de vin de palme. Entre trois et quatre heures le village reprend son activité qui est poursuivie jusqu'au coucher du soleil. Dans cette région proche de l'équateur, le soleil se couche à six heures. Tous les outils sont rangés et le travail est suspendu. Les feux sont allumés à nouveau et le repas principal de la journée est mangé sur des nattes arrangées autour du feu. Où les indigènes rassemblés discutent des événements du jour ou des projets du lendemain. Les jeunes se rassemblent dans les clairières et s'adonnent à leurs danses rituelles jusqu'à minuit. Ces danses la nuit sont un spectacle particulier, ils se mettent en cercle et dansent au rythme des seuls tambours et parfois s'accompagnent de chansons locales. Les alentours environnants sont soulignés en relief par la lumière du feu comme le sont également les arbres les plus proches et les corps des danseurs curieux mélanges de lumière et d'ombre. Scène davantage impressionnante par le battement des tambours. À minuit, lorsque les villageois sont rentrés dans leur hutte, la tranquillité revenue est parfois rompue par le cri étrange d'un oiseau, celui d'un léopard ou d'un autre animal sauvage, voire du bruissement des grillons tropicaux.

Une image fidèle de la vie quotidienne dans une centaine de villages congolais est l'existence et la présence permanente tout au long de l'année de l'esclave dont la vue trouble l'image normalement pacifique et

inoffensive de la communauté. C'est une coutume néfaste qui donne à un homme le pouvoir de vie ou de mort sur un malheureux, homme, femme ou enfant qu'il a acheté pour quelques bâtons de cuivre ou pour deux à trois mètres de tissu de Manchester et qu'il peut destiner à des cérémonies rituelles sanglantes.

J'étais à peine installé dans mon campement de Lukolela quand je fus témoin d'une de ces horribles scènes d'effusion de sang fréquentes dans tous les villages du Congo et qui se poursuivront tant que le sang d'un homme ne vaudra pas plus que celui d'une chèvre ou d'une volaille.

Dans ce cas particulier, la mère d'un chef étant morte, il a été décidé selon la coutume, de célébrer l'événement par une exécution

Dès l'aube, un battement lent d'un gros tambour informe la population de ce qui va se passer et avertit, par la même occasion, le pauvre esclave qui sera la victime, de sa fin très proche. Il est très évident que quelque chose de spécial se prépare et que cette journée sera entièrement consacrée à une cérémonie. Les indigènes se rassemblent en petits groupes et peaufinent leur toilette en enfilant des pagnes de gala et en ornant leurs jambes et leurs bras de bracelets métalliques brillants, tout en se livrant à des gesticulations et des rires sauvages. Après un repas rapide, ils sortent de leurs cases tous les instruments de musique disponibles. Sous les battements de tambour redoublés, des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants se mettent en cercle et exécutent avec enthousiasme de violentes contorsions des membres accompagnées de chants sauvages et de sons de cornes, chaque danseur essayant de surpasser les autres dans l'extravagance des mouvements et dans le souffle des cornes. Vers midi, la fatigue et la chaleur aidant, ils se désaltèrent aux grands récipients de vin de palme ce qui a pour effet d'augmenter encore leur excitation. Pendant ce temps, le pauvre esclave qui avait été allongé, enchaîné dans le coin d'une hutte et surveillé de près, est alors transporté sur un endroit dégagé du village choisi par les assistants bourreaux, sous les quolibets et les railleries de la foule. Il est alors assis sur un bloc en bois, les jambes tendues devant lui, le haut du corps attaché à un piquet atteignant la hauteur des épaules. Les bras, sous les aisselles et les chevilles sont également attachés à d'autres piquets comme le sont également les genoux. Un autre poteau est planté à environ dix pieds devant la victime et surmonté d'un pôle en bambou courbé comme une canne à pêche et attaché au cou de l'esclave, dont le corps est maintenu rigide par la tension. Le groupe de danseurs entoure maintenant la victime et mime sans pitié la douleur que celle-ci doit ressentir. Plus loin, un groupe de jeunes gens tenant chacun une feuille de palmier, encadre le bourreau au-dessus duquel les palmes forment une voûte. Le groupe s'avance lentement en procession légèrement dansante vers la victime. En arrivant près du condamné, toutes les danses et tous les chants cessent et la foule prend place pour assister au dernier acte de la mise à mort.

Le bourreau porte un couvre-chef orné de plume de coq noires, son visage et son cou sont noircis au fusain, sauf les yeux dont les paupières sont peintes à la craie blanche. Les mains et les bras jusqu'aux coudes, les pieds et les jambes, jusqu'aux genoux, sont également noircis et garnis de bracelets métalliques. Autour de la taille sont arrangées des peaux de chats sauvages. Pendant qu'il danse autour de la victime, il exécute de larges gestes avec son couteau et un murmure d'admiration émerge de la foule. Il s'approche alors de la victime et trace une fine marque de craie sur le cou de l'esclave. Après deux ou trois passages de son couteau devant la marque, il donne le coup fatal et d'un seul geste de l'arme avérée, il sépare la tête du corps. La vue du sang stimule la frénésie de la foule, certains piquent sauvagement le corps frémissant tandis que d'autres se livrent une terrible lutte pour la possession de la tête qui a été projetée en l'air par la tension libérée du jeune arbre. L'homme qui obtient le trophée est poursuivi par la populace ivre et le tumulte devient assourdissant. La raison de cette poursuite est le cadeau donné par le chef au brave qui possèdera cette tête au coucher du soleil et dont on dira partout qu'il est un homme courageux. Ils reprennent alors leurs danses et l'exécution d'un autre esclave est préparée.

Il arrive que vingt esclaves soient sacrifiés durant une seule journée.

Les danses et le tumulte dus aux beuveries, se poursuivent jusqu'à minuit et le silence qui s'ensuit contraste avec les bruits de la journée.

J'avais souvent entendu les indigènes se vanter de l'habileté de leurs bourreaux mais je doutais de leur capacité à décapiter un homme d'un seul coup des couteaux de métal tendre qu'ils utilisaient lorsque j'ai été témoin de ce spectacle écoeurant. J'étais seul, sans arme et absolument impuissant à intervenir. Mais l'agonie muette de ces pauvres martyrs noirs, qui devaient mourir sans avoir commis de crime, simplement

parce qu'ils étaient des esclaves dont les mouvements pitoyables étaient moqués par des sauvages effrayés et dont les affres de la mort donnaient le signal de l'explosion effrénée d'un carnaval hideux de sauvagerie ivre, a fait appel si profondément à mon sens de devoir que j'ai décidé d'empêcher, par la force si nécessaire, toute répétition de cette scène. J'ai fait connaître ma résolution à une assemblée des principaux chefs et, bien que plusieurs tentatives aient été faites, aucune autre exécution n'a eu lieu pendant le reste de mon séjour à Lukolela.

Quelques mots sont nécessaires pour définir la position des chefs de village comme étant les facteurs les plus importants de la vie sauvage en Afrique, d'autant plus que d'une a ou d'une autre, ils sont intimement liés aux pires caractéristiques du système esclavagiste et sont responsables de presque toutes les atrocités pratiquées sur l'esclave. Les soi-disant chefs sont des chefs de village et ils se classent selon le nombre de guerriers. Le titre de chef n'est pas héréditaire mais il est acquis par un membre d'une tribu prouvant sa supériorité à ses semblables. Le chef le plus influent d'un village a nécessairement le plus grand nombre de combattants et ce sont principalement des esclaves car on ne peut jamais compter sur la fidélité d'un homme libre. La notion de richesse d'un chef sont les esclaves et toutes espèces d'argent pourrait se convertir en esclaves dès la première occasion. La polygamie est générale dans toute l'Afrique centrale et un chef achète autant d'esclaves féminines qu'il peut se permettre et épousera également des femmes libres, ce qui après tout n'est qu'une autre forme d'achat.

Toutes les tribus que j'ai connues ont une idée de l'immortalité. On y croit que la mort mène à une autre vie, à poursuivre dans les mêmes conditions que la vie menée actuellement ; et un chef pense que si lors de son entrée dans cette nouvelle existence il est accompagné d'un nombre suffisant d'esclaves, il aura droit au même rang dans le monde suivant que celui qu'il occupe dans le monde actuel. De cette croyance émane une de leurs coutumes les plus barbares : la cérémonie des sacrifices humains lors du décès de toute personne importante. À la mort d'un chef, un certain nombre de ses esclaves est choisi pour être sacrifié afin que l'esprit de ceux-ci puisse l'accompagner dans le monde à venir. Si ce chef possédait trente hommes et vingt femmes, sept ou huit des premiers et six ou sept des secondes seraient sacrifiés ; les hommes par décapitation, les femmes par strangulation. Lorsqu'une femme doit être sacrifiée, elle est ornée de bracelets en métal brillant, ses toilettes sont soigneusement entretenues, ses cheveux sont tressés et des vêtements de couleurs vives sont enroulés autour d'elle. Ses mains sont liées en arrière et son cou est passé dans un nœud coulant dont la longue extrémité de la corde est passée au-dessus de la branche d'un arbre et violemment tirée à un signal donné. Tandis que le corps oscille en l'air, les spectateurs imitent les convulsions de la patiente. Il arrive également qu'un jeune enfant soit également victime de cette horrible cérémonie en étant placé dans la tombe comme oreiller du chef décédé. Ces exécutions ont toujours lieu dans tous les villages du Haut Congo.

Mais l'esclave n'est pas seulement sacrifié à la mort du chef de la tribu dans laquelle le destin l'a placé. Supposons que la tribu qui est son propriétaire entretienne une guerre avec une autre tribu voisine pour une raison quelconque et que le chef jugeant utile de mettre fin à la querelle organise à cette fin une réunion avec le chef rival. À la fin de la réunion, pour que le traité soit ratifié solennellement, il ne peut l'être que par le sang. Un esclave est donc choisi et le mode de mise à mort variera selon la région. Dans la région du fleuve Ubangi l'esclave est suspendu par les pieds, tête en bas, à la branche d'un arbre et laissé pour mort. Terrible est le destin d'un tel homme à Chumbiri, Bolobo ou dans les grands villages autour d'Irebu où la victime est enterrée vivante avec seulement la tête hors du sol. Tous ses membres ont d'abord été écrasés ou brisés et il attend la mort généralement à la jonction de routes menant aux villages alors que les villageois vont et viennent sans qu'un seul ne puisse éprouver de pitié ni même de mettre fin à sa misère, car cela est totalement interdit sous peine de châtiments sévères.

Les fortunes diverses des guerres tribales sont des fournisseurs aux marchés des esclaves où différentes ethnies peuvent être identifiées par leurs cicatrices rituelles. Mais certaines tribus plus pacifiques ou inoffensives sont souvent les victimes de leurs voisins plus puissants. Notamment, les tribus Balolo qui vivent dans les régions traversées par les rivières Maringa, Lopori, Lulunga et Ikelemba sont les plus persécutées dans l'État Indépendant du Congo. Leurs petits villages non protégés sont constamment attaqués par les puissantes tribus itinérantes des Lufembe et des Gombe. Ces deux tribus sont composées de cannibales voraces qui entourent les villages Balolo durant la nuit et qui, dès les premiers signes de

l'aube, attaquent les villageois sans méfiance, tuent les hommes qui résistent et emprisonnent les autres. Ils choisissent ensuite les plus forts de leurs captifs et leur enchaînent les mains et les pieds pour éviter toute évasion. Les autres sont tués et leurs chairs sont partagées entre les vainqueurs. En règle générale, après un tel raid, ils établissent un petit campement, allument des feux, saisissent tous les vivres du village et se gavent de chair humaine. Ils se dirigent ensuite vers un des nombreux marchés d'esclaves et échangent leurs captifs contre des perles, des tissus, des fils de laiton et autres babioles. Les marchands d'esclaves chargent les captifs dans leurs canots et les emmènent vers les grands marchés de la rivière Lulonga, notamment à Basankusu au confluent des rivières Maringa et Lopori, de loin le plus important centre de traite des esclaves. Ceux-ci sont exposés dans de longs hangars sous de simples toits d'herbes blottis les uns contre les autres comme de simples animaux. Les croquis que j'ai réalisés et qui sont joints à ce texte donnent une idée des souffrances endurées par les captifs dans ces marchés aux esclaves. Les entraves sont réalisées avec des bûches grossièrement taillées qui leur frottent les membres et leur produisent des plaies ; parfois un arbre entier repose sur leurs corps et leur cou est enfoncé entre deux branches ramifiées. D'autres sont assis avec les jambes et les bras maintenus dans une position fixe par des carcans grossièrement fabriqués et chaque esclave est attaché à un poteau par une corde reliée à un anneau de cou. Beaucoup meurent de faim, leurs propriétaires leur donnant à peine assez de nourriture. Ces créatures affamées donnent un spectacle vraiment pitoyable. Après avoir subi cette captivité pendant une courte période ils deviennent de vrais squelettes. On rencontre des esclaves des deux sexes, de tous les âges, des mères avec leur bébé, de jeunes hommes et de jeunes femmes et même des bébés seuls dont les mères sont mortes de faim ou ont été tuées par les Lofembe. On y voit rarement des vieillards car ceux-ci sont généralement tués au cours des raids car leur valeur marchande est minime et de ce fait ils posent problème. En voyant des groupes de ces pauvres malheureux sans défense, avec leurs formes émaciées et leurs yeux enfoncés dans un visage triste, il est très difficile d'imaginer la douleur intense qu'ils ressentent intérieurement, car ils savent très bien qu'il est inutile de faire appel à la sympathie de leurs impitoyables maîtres trop habitués depuis leur enfance à être témoins d'actes de cruauté, de brutalité et d'atrocité aussi grands soient-ils. La vue pitoyable de l'un de ces entrepôts d'esclaves ne représente qu'une infime partie de la misère causée par ce trafic : des maisons détruites, des mères séparées de leur bébé, des mères et des épouses, des frères et des sœurs séparés. À ma dernière visite à Basankusu, j'ai été frappé par le regard triste et d'une grande souffrance d'une femme tenant le petit corps affamé de son enfant. Je lui ai demandé la cause et elle m'a raconté à voix pleine de sanglots l'histoire suivante : *Je vivais avec mon mari et mes trois enfants dans un village à quelques kilomètres d'ici où mon mari était chasseur. Les Lufembe ont attaqué le village, mon mari s'est défendu avant d'être maîtrisé et mis à mort avec d'autres villageois. J'ai été amenée ici avec mes trois enfants et deux ont déjà été achetés par des commerçants. Je ne les verrai plus jamais. Peut-être les tueront-ils à la mort d'un chef ou pour se nourrir. Vous voyez, mon enfant restant est malade, ils ne nous donnent rien à manger, j'attends même que celui-ci me soit enlevé aujourd'hui car le marchand, craignant qu'il ne meure, l'offre à un très petit prix. Quant à moi, ils vont me vendre à une tribu voisine pour travailler dans leurs plantations et quand je serai vieille et inapte au travail, je serai tuée.*

Des grandes pirogues arrivaient constamment par la rivière avec des marchandises de toutes sortes avec lesquelles des esclaves étaient achetés. Un commerce important est effectué entre les rivières Ubangi et Lulonga. Les habitants du confluent de l'Ubangi achètent les esclaves Balolo à Basankusu et sur les autres marchés ; ils les emmènent ensuite sur la rivière Ubangi et les échangent pour de l'ivoire avec les indigènes. Ces indigènes achètent leurs esclaves uniquement pour se nourrir après leur avoir donné des bananes, du poisson et de l'huile. Quand leur état est jugé satisfaisant, ils les tuent. Des centaines d'esclaves Balolo sont éliminés de cette manière chaque mois et, dans cette région, peu de personnes peuvent vivre et prospérer. Le cannibalisme existe dans tous les peuples du Haut Congo à l'est de la longitude 16° et il est encore plus répandu parmi les habitants des rives des nombreux affluents. Au cours d'un voyage de deux mois sur la rivière Ubangi j'ai été constamment mis au contact du cannibalisme ; les indigènes y sont fiers du nombre de cranes qu'ils possèdent indiquant le nombre de victimes qu'ils ont pu faire. J'ai vu une hutte indigène autour de laquelle était construite une plateforme surélevée, d'un pied de large, sur laquelle étaient rangés des cranes humains, dont le chef était très fier au point d'attirer mon attention. Dans le village, des grappes de vingt à trente cranes étaient suspendues à des endroits bien en vue et j'ai demandé au jeune chef qui

n'avait certainement pas plus de 25 ans, combien d'hommes il avait mangés. Il m'a répondu une trentaine. Dans un autre village où j'avais acheté une défense d'éléphant, les indigènes pensaient que je pouvais également leur acheter des cranes et plusieurs étaient venus sur mon bateau à ce propos. J'ai trouvé que le commerce était assez difficile sur l'Ubangi car la norme commerciale y était en priorité la vie humaine. On m'y a proposé à plusieurs reprises d'échanger un membre de l'équipage contre une défense d'ivoire et dans un autre village on m'a proposé une chèvre pour un homme : de la viande pour de la viande m'ont-ils dit. J'ai également été sollicité plusieurs fois pour les aider à combattre des tribus voisines en me proposant de prendre l'ivoire alors qu'eux se contenteraient de la viande, c'est-à-dire des hommes qui seraient tués au cours du combat. Les plus hostiles d'entre eux menaçaient de nous manger et c'est probablement ce qu'ils auraient fait si nous n'avions pas été assez armés pour prendre soin de nous-mêmes.

Au cours de ma première visite dans les eaux supérieures de la rivière Maringa, j'ai eu connaissance d'une manière horrible du cannibalisme qui y existait. Une nuit, j'ai entendu le cri perçant d'une femme, suivi d'un gémissement étouffé puis d'éclats de rire avant que tout redevienne silencieux. Le lendemain, j'ai été horrifié de voir un indigène offrir à mes hommes un morceau de chair humaine, sur la peau duquel on pouvait voir la marque d'une cicatrice tribale balolo. J'ai ensuite appris que le cri que nous avons entendu provenait d'une esclave dont la gorge avait été tranchée. Absent de ce village durant une dizaine de jours, j'ai demandé à mon retour si d'autres effusions de sang avaient eu lieu et on m'a informé que cinq autres femmes avaient été tuées

Au début de cette année, alors que j'étais sur la rivière Ruki, j'eus une autre preuve du sort horrible des esclaves. À Esenge, un village près duquel je me suis arrêté pour couper du bois pour mon steamer, j'ai entendu des bruits menaçants, puis des éclats de voix excités. Un des indigènes du village m'a informé qu'une exécution avait lieu. À ma question s'ils avaient l'habitude de manger de la chair humaine, il m'a répondu : nous mangeons le corps entièrement. J'ai aussi demandé ce qu'ils faisaient de la tête ? Ils la mangeaient également après l'avoir mise au feu pour en éliminer les cheveux.

À son confluent, l'Ikelemba n'a pas plus de 140 mètres de large, les eaux sont navigables sur 140 milles et traversent le pays de Balolo. En proportion de sa taille, cette rivière fournit plus d'esclaves que toutes les autres rivières. On remarque sur la carte que l'Ikelemba, la Ruki et la Lulonga sont parallèles. C'est entre ces rivières qu'habitent les grands pilleurs d'esclaves. Il y a des clairières à intervalles réguliers le long des rives de l'Ikelemba dans lesquelles sont organisés certains jours de petits marchés locaux pour l'échange des esclaves. Au fur et à mesure que l'on progresse, les localités deviennent de plus en plus fréquentes et à cinquante milles de l'embouchure tout le pays, du côté gauche de la rivière, est peuplé densément. Le côté droit n'est pas peuplé car il est sous le contrôle des tribus itinérantes qui attaquaient toute colonies bâties sur cette rive. Tous les esclaves trouvés sur cette rivière sont des Balolo, une tribu facilement reconnaissable par des cicatrices sur le front, les tempes et le menton. Lors de mon séjour de dix jours sur cette rivière, j'ai rencontré j'ai rencontré des dizaines de pirogues de la rivière Ruki et du pays de Bakute dont les propriétaires avaient acheté des esclaves et qui rentraient avec leurs achats. Lorsqu'o, se déplace d'un endroit à l'autre de la rivière les esclaves sont soulages des lourdes chaînes, pour leur commodité. Les commerçants portent toujours à leur ceinture, suspendues aux gaines de leur couteau, des menottes légères constituées de cordes et de fins bambous. Lorsqu'il est acheté, l'esclave est accroupi sur le fond de la pirogue , les mains entravées devant lui par ces menottes. Pendant le voyage, l'équipage des payeurs est debout et lorsque la pirogue est attachée à la berge, la précaution est prise de rattacher les mains dans le dos pour empêcher l'esclave de ronger ses liens pour sr libérer

Pour rendre impossible toute tentative d'évasion, le poignet e l'esclave est lié à celui d'un de ses maîtres endormis lesquels seraient réveillés au moindre mouvement. Ces esclaves sont alors amenés aux grands villages du confluent de la Ruki où ils sont vendus en échange d'ivoire, les hommes devant être utilisés comme guerriers et les femmes comme épouses, mais ils restent des esclaves et n'atteignent jamais dans ces villages la position d'un être libre. L'état misérable de ces Balolo m'a toujours attristé, car intellectuellement ils sont supérieurs aux tribus qui les entourent. C'est leur nature plus douce, paisible et confiante qui en fait une proie facile pour les chasseurs d'esclaves de leur district. D'un goût artistique évident et d'une grande ingéniosité, ils fabriquent des boucliers tissés à la perfection, des lances et des

couteaux aux formes et aux décorations curieuses. Outre leur intelligence ils sont fidèles et, bien dirigés, ils sont courageux.

Pendant de nombreux mois, j'ai voyagé sur le haut fleuve et ses affluents et à plusieurs reprises j'ai dû me défendre contre l'hostilité de certains autochtones, mon équipage composé de 15 hommes, pour la plupart des Bolobo et je ne les ai jamais trompés. À leur engagement c'étaient des sauvages et certains des cannibales, mais ils sont d'une nature très malléable et avec une politique de fermeté et de fair-play j'ai pu les transformer en personnels dévoués et fidèle. En guise de preuve de ce qu'on peut faire en gagnant la confiance des autochtones à travers une politique d'équité et de fermeté je pense que je peux rappeler en toute sécurité mon expérience à la station de l'Equateur. Je suis resté là pendant près d'un an avec un seul soldat zanzibari. Tous les autres membres de mon personnel étaient originaires de villages voisins. J'étais entouré de tous côtés par des gens puissants qui, s'ils l'avaient souhaité, auraient pu facilement me vaincre et piller mon poste. Mais pas le moindre acte d'hostilité ou de nature hostile n'a jamais été tenté et je me suis senti aussi sûr parmi eux que dans la ville de Londres ou de New York. Il est vrai que les indigènes n'avaient rien à gagner à me molester et ils étaient assez intelligents pour percevoir cela. En réalité, ma présence était bénéfique pour leurs intérêts dans une large mesure. J'avais des étoffes, des perles, des lunettes, des cuillères, des tasses et des bibelots que j'ai échangés avec eux ; de temps en temps j'organisais une petite chasse aux éléphants ou aux hippopotames et comme ma part dans la consommation de l'un ou l'autre de ces animaux était très faible, la plupart de la viande était donnée aux indigènes.

Ma vie durant mon séjour à la station Equateur était agréable. La population était heureuse et gaie ; tous étaient sympathiques et bavards. Ils pouvaient s'asseoir pendant des heures et m'écouter parler de l'Europe et leurs questions intelligentes m'ont prouvé qu'ils étaient très compréhensifs. Il n'y a pas d'audience plus attentive dans le monde entier, qu'un groupe de sauvages africains, si vous pouvez parler leur langue et vous faire comprendre. Quand j'étais fatigué de parler, je leur posais des questions sur leurs coutumes et sur leurs traditions. Comme j'étais très impressionné par leur cruauté, j'ai toujours tenu à exprimer mon horreur et leur ai même dit qu'un jour, je devrai porter un coup à l'esclavage. Mon audience à ces occasions consistait principalement en esclaves et ces pauvres malheureux étaient toujours contents d'entendre des opinions amicales à leur égard. J'ai pu voir que mes arguments attiraient souvent les chefs eux-mêmes, comme je leur ai demandé : pourquoi tuez-vous ces personnes, aimeriez-vous voir votre propre enfant arraché à vous et vendu en esclavage pour satisfaire les envies de cannibalisme ou peut être exécuté ? Ils ont même répondu, certains d'entre eux, à l'époque, qu'ils ne pratiqueraient plus d'exécutions. Ces exécutions ont continué mais d'une manière secrète et toutes les nouvelles de ces personnes ont été cachées, quand j'en ai eu vent, quelques temps après, par leurs propres hommes. Mais j'aurais été incapable d'empêcher la tenue 'une telle cérémonie avec le seul soldat que j'avais à ma disposition.

Je me souviens d'une exécution qui a eu lieu plus tard et dont j'ai appris les détails. C'était pour célébrer la mort d'un chef qui s'était noyé au cours d'une expédition commerciale. Dès que la nouvelle de sa mort est arrivée au village, plusieurs de ses esclaves ont été entravés aux pieds et aux mains et placés au fond d'une pirogue. Au milieu de la nuit, l'embarcation a été remorquée jusqu'au milieu de la rivière et fut coulée avec toute sa charge humaine. Lorsque nous sommes en mesure d'interdire les terribles pertes humaines auxquelles les enfants d'aujourd'hui sont constamment confrontés, des sentiments plus humains peuvent alors se développer et, entourés d'influences plus saines, leur génération pourra développer des réactions plus nobles. Les autochtones souffrant des pratiques des marchands d'esclaves m'ont à plusieurs reprises demandé de les aider. À Maringa où on me proposait de la chair humaine, les chefs assemblés m'avaient proposé plusieurs défenses d'ivoire si je vivais parmi eux et les défendais contre les Lufembe en leur permettant également de résister aux persécutions des tribus voisines auxquelles ils étaient exposés. Ils m'ont dit : nous sommes en train de mourir de faim, incapables de faire aucune plantation, car dans celles-ci, nos femmes sont capturées pour être tuées et mangées par les Lofembe qui rôdent. Un vieux chef Isekiaka m'a raconté que douze de ses femmes avaient jadis été volées ainsi que plusieurs de ses enfants. En effet, ces malheureux qui fuient leurs voisins des terres hautes sont obligés de vivre sur la rivière, dans des pauvres huttes montées sur piliers, qu'ils ne quittent presque jamais, et desquelles ils pêchent leur unique nourriture dans la rivière poissonneuse. Cela a donné lieu à un curieux état des choses, car comme les Lofembe ne cultivent que du manioc et qu'ils en ont plus que nécessaire, lorsqu'ils tiennent un marché

pour vendre leurs surplus, une trêve des armes est déclarée, et Lofembe et Maringa se mêlent pour troquer leurs productions respectives. On peut facilement s'imaginer que la persécution incessante que subissent les indigènes les rend cruels et impitoyables. Dans tous les alentours de la Maringa, la faim les a tellement accablés qu'ils mangent leurs propres morts et la vue d'un de leurs villages montre toujours une misère et une famine abjectes. J'y ai vu plusieurs fois de jeunes enfants se nourrir de racines de bananiers. Le fait qu'ils puissent survivre dans ces conditions est un mystère. Tout objet vivant est accepté comme nourriture, différents types de mouches, des chenilles et des sauterelles sont consommées par ces personnes.

Quand on a vécu quelque temps en Afrique centrale on arrive à comprendre pourquoi les actes de cruauté les plus atroces marquent peu l'esprit des autochtones. Élevé depuis la plus tendre enfance en présence de scènes d'effusion de sang et de tortures et des grandes cérémonies de massacres d'esclaves, l'être le plus doux devient totalement insensible. Mais quel doit être l'effet sur l'esclave quand son enfant, dès l'âge de deux ans doit subir des privations. Ce n'est que lorsque nous arrivons dans la région de Bakute que nous sommes en contact avec cette situation. Les grandes cités après le Stanley Pool, Chumbiri, Bolobo, Lukolela, Butunu, Ngombe, Busini, Irebu, le lac Matumba et la rivière Ubangi, sont tous tributaires de la tribu Balolo pour leurs esclaves. Tous ces villages, à l'exception du Stanley Pool font quotidiennement des sacrifices humains soit en relation avec la mort d'un chef, soit pour une autre raison. Tout type de commerce effectué dans cette partie du Congo ne fait qu'augmenter l'effusion de sang, car l'ambition de l'indigène est de rassembler autour de lui le plus d'esclaves possibles et quand il vend une pointe d'ivoire, il consacre tout le tissu, le fil de cuivre et les perles qu'il obtient en échange à l'achat de nouveaux esclaves., de sorte qu'il est entouré de son vivant, de nombreuses femmes et de nombreux guerriers, et que son importance est signalée à son décès par l'exécution de la moitié de ses esclaves.

Je parlais souvent avec ces gens et leur expliquais l'iniquité de l'esclavage, mais ils répondaient qu'ils avaient beaucoup de travail dans leurs expéditions commerciales pour obtenir ces esclaves et qu'il serait ridicule de les laisser pour d'autres. Comme ils les ont payés, ce sont leurs esclaves et ils en font ce qu'ils veulent.

Les exécutions et les brutalités qui les accompagnent devraient et peuvent être arrêtées. Mais le bain de sang est plus important aujourd'hui que lorsque Stanley les a rencontrés la première fois car comme je l'ai déjà dit ils se sont enrichis au contact des Blancs ce qui leur a permis d'acheter plus d'esclaves.

Les grandes puissances du monde civilisé ne discutent pas du mouvement anti-esclavagiste et si de telles discussions devaient aboutir à une action unifiée visant à la répression de ce type de commerce dans l'intérieur du pays, quelques remarques pourraient être mises à profit : tout d'abord, ce commerce ne résulte pas d'un fanatisme religieux ; ensuite les villages de cinquante à soixante familles sont trop petits pour l'union des gens et favorisent les petites guerres de famille ; enfin, pour ces Africains, rien n'est plus convaincant que la supériorité physique. Tous ces points importants devraient être pris en compte par tout mouvement anti-esclavagiste ayant pour but la suppression de la traite et de la barbarie. Il faudra quelques années avant que la traite des esclaves menée par les Arabes puisse être combattue avec succès, mais il n'y a aucune raison de retarder le combat du commerce intertribal des esclaves.

L'État Indépendant du Congo a fait un pas dans la bonne direction en établissant près des Stanley Falls un camp retranché dans le but de former une barrière pour garder les Arabes, avec leurs bandits Manyema, à l'Est de cette position. Chaque pays du monde devrait aider l'état à réaliser cet objectif car il jouera un rôle très important dans l'histoire de l'Afrique centrale. Lorsque Stanley a quitté Wandelai les Mahdistes étaient déjà là. Si ces hordes se joignent à celles des Stanley Falls il faudra déployer des efforts considérables pour sauver l'ensemble du bassin du Congo de leurs ravages. Bien que nous puissions garder les Arabes à l'Est des chutes, il ne faut pas perdre de temps pour éliminer les effusions de sang à l'Ouest de ce point. C'est un gros travail, mais c'est un devoir que le monde civilisé doit à l'esclave sans défense. Bien que noir et sauvage, il est un être humain. Il faut toujours se rappeler que la suppression de l'esclavage en Afrique ne signifie pas simplement ôter les chaînes des membres de l'esclave, sa finalité n'est pas seulement la substitution du travail forcé payé, mais aussi le soulagement de l'humanité asservie dans toute cette région à une vie d'horreurs indescriptibles, de tortures que seul le sauvage africain peut inventer et d'une mort certaine et violente.

De Banana au Stanley Pool, l'esclavage existe mais son caractère est si doux que lorsque les opérations commenceront réellement, le Stanley Pool devrait être le point de départ. Si une demi-douzaine de bateaux

rapides étaient placés sur le fleuve au Stanley Pool, chacun armé de vingt soldats noirs commandés par deux ou trois Européens qui auraient prouvé par leurs services passés qu'ils étaient capables de traiter la question et si une telle force ayant la reconnaissance des pouvoirs civilisés soit autorisée à porter un coup au mal, des milliers de vies humaines seraient sauvées. Ces bateaux se déplaceraient continuellement sur la rivière et leurs commandants commenceraient à étudier soigneusement la politique locale. Ils devraient convaincre les indigènes que tout village qui, à l'avenir, s'étant rendu coupable de telles cérémonies, serait le plus sévèrement puni. Certains des chefs indigènes les mieux disposés, devraient être supportés par les Blancs. Des espions devraient être engagés dans tout le district, de sorte qu'un bateau, à son arrivée, soit informé immédiatement de toute exécution sur le point de se produire ou qui a déjà eu lieu, et que chaque village qui continue encore ces actes cruels après avoir été avertis de manière juste et complète, devrait être attaqué et les principaux délinquants devraient être punis. Des postes de contrôle devraient être établis à l'embouchure des rivières sur lesquels se pratiquent des trafics d'esclaves. Chaque point devra donc être équipé d'un bateau comme les postes du bas fleuve. Les esclaves pourraient être rachetés et placés dans une colonie où ils pourraient être formés comme soldats ou apprendre un métier utile.

Chaque fois que cela a été possible, j'ai moi-même racheté des esclaves et j'ai toujours pris la précaution de mettre, dans la maison de l'affranchi, un papier mentionnant son rachat de l'esclavage ; la compagnie que je représentais lui verserait un salaire déterminé par moi, toute la période pendant laquelle il resterait à son service. Il était intéressant d'observer les différents effets que l'annonce d'un tel rachat avait sur le comportement des esclaves fraîchement libérés. Habituellement, ils allaient voir les membres de l'équipage de mon bateau posant toutes sortes de questions relatives à leur sort future : être échangés contre de l'ivoire ou être mangés ? Il fallait un peu de temps pour leur expliquer l'importance du papier qu'ils avaient reçu. Certains plus intelligents comprenaient de suite leur bonne fortune et il était étrange de voir le changement surprenant dans l'expression de leur visage et de leurs comportements.

Quand on achète tous les esclaves d'un point de vente, il est essentiel d'informer immédiatement tous les vendeurs que toutes tentatives de vente de nouveaux esclaves serait le signal d'une guerre et que les vendeurs seraient sévèrement punis.

La partie la plus importante de ce rachat, reste qu'il faut convaincre les esclaves de notre sérieux. Je suis certain que si les opérations se déroulaient de la manière proposée, les résultats les plus satisfaisants seraient rapidement observés.

La raison de l'isolement et du manque d'union des villages autochtones, est qu'il existe rarement un chef assez compétent que pour former une coalition. Cette faiblesse devrait être mise à profit par des Européens clairvoyants, usant de leur influence personnelle pour choisir un chef compétent et unir les clans sous sa direction.

Tôt ou tard, il faudra affronter les Arabes des Stanley Falls. Actuellement il y restent, non pas parce que les pionniers ne leur permettent pas de descendre le fleuve, mais parce qu'ils sont au centre d'un champ aussi riche et ils savent qu'en descendant la rivière sur leurs canots, comme les routes de l'intérieur sont rares en raison de la nature marécageuse des terres, ils auraient aussi les régions populeuses et belliqueuses d'Upoto, de Mobeka et de Bangala à combattre, qui ne seraient pas aussi facilement vaincus que les petits hameaux dispersés autour des Stanley Falls. Tous les indigènes du Haut Congo localisés hors des régions arabes devraient être regroupés sous la protection des Européens, de telle sorte qu'au moment où les Arabes décideraient de se déplacer vers l'Ouest, ils seraient accueillis à leurs frontières par une barrière d'autochtones bien armés et résolus.

La traite des esclaves se limite aujourd'hui presque exclusivement à l'Afrique. Les esclaves sont capturés et éliminés sur ce continent et le nombre de ceux qui sont expédiés en Turquie est, en réalité, assez faible par rapport à l'énorme trafic qui se poursuit à l'intérieur. Nous avons les écrits de Stanley et de Livingstone et ceux des autres explorateurs concernant l'iniquité existant dans la partie orientale de l'Afrique équatoriale. En Inde, nous avons un exemple de ce que la détermination et la résolution peuvent accomplir, comment les cérémonies inhumaines du suttee, de Juggernaut, les infanticides et les sociétés secrètes des thugs ont toutes été réprimées par le gouvernement britannique. Les possibilités d'atteindre le centre de l'Afrique s'améliorent chaque année. Depuis le premier voyage de Stanley en 1877 constatant l'histoire sanglante du

continent noir, des progrès rapides ont été réalisés dans l'ouverture de cette région. Le travail pour le bien-être de l'Afrique résolument poursuivi par Livingstone a été très noblement poursuivi par Stanley et les progrès rapides observés actuellement, sont entièrement dus aux efforts de Stanley.

Un grand obstacle a toujours existé entre le monde extérieur et l'Afrique centrale : le tronçon du fleuve Congo non navigable entre Matadi et le Stanley Pool. Le chemin de fer en cours de construction actuellement surmontera cette difficulté.

E.J.G.

Au retour en Europe de Glave en 1888 on est loin d'avoir réalisé ses propositions, même s'il y a peu d'expatriés au Congo dont 2/3 dans le Bas Congo. Dans le Haut Congo, on trouve les responsables des postes, les agents des compagnies commerciales, des militaires dont la majeure partie stationnent aux postes fortifiés de Basoko et de Lusambo. C'est d'ailleurs une période charnière dans laquelle le développement progressif de l'état est perceptible dans de nombreux domaines : les infrastructures portuaires, leur gestion et les préparatifs de la construction d'un chemin de fer ; la création, la construction d'une flotte fluviale et son organisation ; la poursuite des explorations plus spécialement vers les frontières Nord de l'état (Ubangi/Uele) ; le développement administratif de la capitale (cadastre, poste, douanes, registre de population,...). Développement du commerce extérieur : copal (4 tonnes), caoutchouc (131 tonnes), ivoire (54 tonnes), huile de palme (1033 tonnes), noix palmistes (3780 tonnes) pour un total de 2.610.000 francs. Il n'y a dans l'état que deux compagnies ; la CCCI et la Sanford. Le travail relatif à l'éradication du cannibalisme et de l'esclavage domestique est moins spectaculaire et porte surtout sur la classe d'âge inférieur. Les chefs coutumiers qui s'y opposent ou qui refusent de participer sont remplacés par des chefs médaillés plus dociles. Après la mise en place de la justice répressive celle-ci jouera son rôle. Il faudra attendre 1893 pour que chaque agent obtienne de l'Etat un petit recueil de la législation

Rappelons qu'au départ de Glave, l'EIC a moins de 4 ans, qu'il est parti de rien, qu'il y a un peu moins de 500 expatriés sur place, dont quelques missionnaires et que le taux de mortalité des expatriés est toujours supérieur à 12%.